

# Carlos Cruz-Diez, l'invention pour optique

**ENTRETIEN** À Paris, sa ville d'adoption depuis soixante ans, une mini-rétrospective de l'artiste vénézuélien de l'« Op Art » déroule le fil de la longue vie du maître de la couleur. Rencontre avec un optimiste joyeux.

C

arlos Cruz-Diez n'avait « que » 91 ans, en 2014, lorsque nous l'avions rencontré dans son atelier qui s'éparpillait le long de la rue Pierre-Semard, près du square Montholon, autour d'une ancienne boucherie du vieux Paris, avec ses peintures sous verre, qui en était le QG chaleureux et encombré. Rieur, vif, bienveillant, l'esprit traversé par mille idées, ce Vénézuélien de Paris irradiait la joie de vivre.

Depuis, ce tout petit bout d'homme de 93 ans a gardé son énergie, mais passe l'hiver au soleil du Panama. Son installation splendide, toute en fanions et en mirages de couleurs, au palais d'Iéna pendant la dernière Fiac, a prouvé qu'il était toujours le maître de l'art optique. Même si, cette fois, il a travaillé avec ses commissaires et amis, Caroline Smulders, Matthieu Poirier et Jean-Gabriel Mitterrand, par Skype.

Son exposition « Un être flottant » se poursuit depuis à la galerie Mitterrand, où Matthieu Poirier déroule le fil d'une longue vie née dans la peinture et ancrée dans l'illusion du mouvement qui peut la transformer en sculpture et en mobile. Devant le succès de cette redécouverte, cette mini-rétrospective pointue et argumentée a été prolongée jusqu'au 18 février. Le 1<sup>er</sup> janvier 2017, Carlos Cruz-Diez et son atelier, joyeuse entité familiale, ont envoyé leurs vœux via Instagram et en six langues !

LE FIGARO. – Vous êtes né en 1923 et vous semblez dans la force de l'âge.

Des gènes extraordinaires ?

Carlos CRUZ-DIEZ. – Ma mère a vécu jusqu'à 93 ans. Une de ses tantes a atteint 103 ans. Nous la visitons, elle s'ennuyait à la longue et elle nous disait en soupirant : « *Mon petit, comme c'est difficile de mourir !* » (rires).

Vous vous sentez toujours très vénézuélien ?

Je n'ai pris la nationalité française qu'il y a sept ou huit ans. Je suis arrivé à Paris en 1955 avec ma femme. On s'est mis d'accord sur où vivre : c'est ici ! Je suis arrivé avant mon ami Julio Le Parc (l'artiste argentin, NDLR). Mais après tous mes amis des Beaux-Arts de Caracas, dont Jesús-Rafael Soto, mon exact contemporain, qui étaient tous déjà là. Nous étions fascinés par Paris, le mouvement cinématique commençait. Même si j'ai subi alors une crise de patriotisme et que je suis rentré au bout d'un an et demi au Venezuela (rires). Deux ans après, en 1960, je me suis installé définitivement à Paris. Et je suis dans cette rue Pierre-Semard depuis 1963. Elle était très commerçante, située entre les trois gares du Nord, de l'Est et Saint-Lazare. Mon atelier voisinait avec le Syndicat des cheminots, d'où le nom de la rue, celui d'un syndicaliste communiste fusillé par les nazis. Tout le quartier était assez politisé, la CFDT était à côté, square Montholon, et un plus loin, le PC. Et juste derrière, tous les grands journaux qui se regroupaient près de la Bourse. Je restais souvent en arrêt devant l'Agence France Presse, je me disais : « *Le centre du monde, c'est là.* »

« Pendant les cours de mathématiques, à 15 ans, je dessinais des "comic stops", des petites histoires burlesques »

Votre environnement au Venezuela vous a-t-il poussé à être un artiste ?

Mon père était poète, mais gagnait sa vie comme pharmacien et chimiste. Ma mère appartenait aussi au monde littéraire. À l'école, je n'étais pas brillant. Le niveau des études était pourtant élevé, car, du fait de la guerre, toute l'intelligentsia européenne avait émigré et enrichi l'Amérique latine de ses intellectuels et de ses penseurs. Adolescent, je lisais les comics américains et, pendant toute la guerre, je faisais plein de bandes dessinées pour le journal hebdomadaire de mon père. Pendant les cours de mathématiques, à 15 ans, je dessinais déjà des comic stops, des petites histoires burlesques en trois, quatre cases. Maintenant, j'aime beaucoup les mathématiques, c'est de l'art pur ! Puis j'ai beaucoup travaillé comme illustrateur, graphiste, publicitaire, journaliste, et c'est ainsi que j'ai financé ma liberté d'artiste. Quand j'ai fait les Beaux-Arts, j'ai compris qu'un artiste devait faire des concessions pour vivre de sa peinture, comme aller chez des amis pour qu'ils vous achètent un petit tableau. Je ne voulais pas cela. Pendant vingt ans de ma vie, cette profession parallèle m'a non seulement permis de vivre, mais m'a donné des idées, m'a nourri d'informations, m'a laissé le cœur et les mains libres, au final a laissé intact le continent de l'art qui m'attendait. J'ai eu le temps ainsi de plonger dans toute la littérature de langue espagnole. J'ai illustré *Todo lleva tu nombre* de Pablo Neruda en 1959. J'aime la poésie, infiniment. Tous les poètes me réclamaient. J'ai même écrit un poème, très mauvais, ridicule (rires).

Quand vous êtes arrivé à Paris,  
vous avez travaillé comme maquettiste  
pour la grande galeriste de l'abstraction  
géométrique et du cinétisme,  
Denise René (morte en 2012 à 99 ans !).  
Elle deviendrait plus tard  
votre galeriste et votre rempart...

J'ai travaillé comme graphiste à Paris pendant huit ans pour plein de gens, même pour une revue des Galeries Lafayette. Jusqu'à ce que Denise René me fasse un contrat. Le rôle de Denise dans l'histoire, c'est sa cohérence. Elle a défendu l'abstraction, malgré toute la difficulté que cela représentait, ici. Paris, c'est surréaliste, figuratif, pas abstrait ! Et pourtant, elle a continué à nous défendre, toute sa vie. Elle était unique en son genre. Ce sont les artistes comme Soto qui m'ont conduit à elle, j'en suis très fier. Toutes les galeries de l'abstraction de l'Europe d'alors, italiennes, belges, allemandes, venaient chez elle. Un musée de Bavière m'a acheté, le premier, un tableau. Son directeur était un historien de l'art incroyable qui a écrit un livre essentiel, *Histoire de l'histoire de l'art*. Un précurseur qui a acheté tous les artistes cinétiques dès 1963.

**Vous avez toujours été attiré par l'abstraction ?**

J'ai passé cinq ans aux Beaux-Arts chez les académiciens et cela m'a pris dix-huit ans pour m'en défaire ! (*Rires*). J'ai fait d'abord beaucoup de photographie. J'étais jeune, très engagé politiquement, soucieux des questions sociales, très influencé par le muralisme mexicain (*de Diego Rivera, NDLR*). J'ai commencé par peindre les bidonvilles, la misère. Je croyais que l'artiste devait être un reporter de son temps et j'étais très admiratif des peintres flamands comme Brueghel. Je faisais des formes assemblées qui créaient une figure humaine. Une réflexion très longue et douloureuse m'a conduit non pas vers l'abstraction mais vers l'invention. Par défaut. Quand j'ai compris que les tableaux ne pouvaient pas modifier les problèmes sociaux. ■

« Paris, c'est surréaliste,  
figuratif, pas abstrait ! »



« J'ai beaucoup travaillé comme illustrateur, graphiste, publicitaire, journaliste, et c'est ainsi que j'ai financé ma liberté d'artiste », confie Carlos Cruz-Diez (ici en 2015).